

Figures du pouvoir

« *Il n'y a pas le pouvoir. Il y a l'abus de pouvoir, rien d'autre.* »
(Henry de Montherlant, *Le Cardinal d'Espagne*)

Vous est-il arrivé d'imaginer qu'une idée importante et nouvelle vous est venue dans votre sommeil, au cours d'un songe ? Le Témoin gaulois, qui n'eut jamais la moindre idée originale, est fort sujet à cette illusion, d'une telle force qu'elle le réveille et qu'il se lèverait pour noter sa découverte, s'il ne se connaissait bien. Au matin, il ne reste que le souvenir d'avoir rêvé d'un certain sujet. La dernière fois, il s'agissait du pouvoir. À défaut d'idée géniale, ce rêve lui aura fourni le thème de ces pages écrites *Au Fil des jours...* et d'une nuit.

Chacun de nous a une certaine expérience qui fonde son rapport au pouvoir. À commencer par celle des parents et des personnes à qui ils vous confient. Les miens l'exerçaient de façon si douce que je crois bien ne l'avoir jamais ressenti, et la branche paysanne de notre famille qui m'a accueilli pendant la guerre ne m'a donné que protection et affection. Selon l'usage des classes populaires de l'époque, nos parents exigeaient beaucoup de leurs enfants, qui devaient participer le plus tôt possible aux tâches domestiques et les aider dans leur métier. Notre père gouvernait par l'ironie : « Tiens Toto, toi qui n'es pas chargé de famille, rends-toi utile... » ce qui, l'adolescence venue, m'agaçait un peu, comme d'autres manies de mes aînés, sans vraiment me révolter : c'était dans l'ordre des choses. Notre mère, sujette à de vives colères si on la contrariait, criait quelquefois et même nous poursuivait avec un martinet, quand nous étions petits, mais nous savions que c'était « pour de rire » : nous nous sauvions et elle ne rattrapait jamais

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours XI

personne. Bien entendu, conformément aux mœurs du temps, mes sœurs devaient subir une discipline plus sévère, surtout l'aînée, qui conserva le pli de la soumission dans le mariage, tandis que la puînée fit preuve d'un caractère bien plus indépendant. Pour moi, je connus aussi, inévitablement, et jusqu'au bac, un statut de dépendance que je ne perçus jamais comme une relation de pouvoir. Et de fait, la dernière contrainte qui me fut imposée par mes parents, et qui était de ne pas dépasser le délai de deux ans d'études post-bac à leur charge, résultait non d'un caprice ou de l'avarice mais de leurs moyens et de la nécessité de donner les mêmes chances à ma sœur et à mon frère plus jeunes. Ma méfiance du pouvoir ne vient donc pas de ma première éducation mais de l'école, où je découvris tour à tour l'obligation d'obéir à des adultes qui prenaient leur pouvoir très au sérieux, la tyrannie – deux seulement d'entre eux m'en ont imposé l'expérience insupportable – et les remèdes à lui apporter sur le plan politique, selon Montesquieu, dont je suis resté le disciple.

En politique, je me suis presque toujours situé dans l'opposition. Cela a commencé très jeune avec cet embryon de conscience politique que les parents inculquent à leurs enfants d'autant plus tôt que les circonstances sont dramatiques. Je n'ai aucun souvenir des débats de la III^e République et du pâle président Lebrun, mais j'ai naturellement épousé la haine que Pétain et son équipe inspiraient à mon père, et que les rites scolaires auxquels nous étions soumis ne faisaient que renforcer : chanter « *Maréchal, nous voilà* », participer à des fêtes vichystes... Il était la figure odieuse du traître et de la collaboration. L'euphorie de la Libération passée (« Vive de Gaulle » !), je me désintéressai de problèmes qui dépassaient mon entendement (j'avais douze ans à la naissance de la IV^e République, en 1946). À dix-huit ans, le réveil fut brutal,

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours XI

quand des condisciples du lycée me firent comprendre que la colonisation n'allait pas de soi, et que nous étions en train de livrer au Maroc et en Indochine un combat inutile pour une cause injuste. Quand nous avons appris le 8 mai 1954, lors d'un pèlerinage de Dourdan à Chartres, que la veille, la cuvette de Dien Bien Phu, où l'élite du corps expéditionnaire fut sacrifiée dans un baroud d'honneur, était tombée aux mains du Viet Minh, nous nous sommes réjouis de ce que nous prenions pour la fin de la guerre, que l'intervention des Américains au Viêt-Nam allait prolonger jusqu'à leur retrait en 1975, et l'insurrection algérienne relayer dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre de cette même année 1954. À part l'entracte mitterrandien, vécu d'abord comme une délivrance, mais sans trop d'illusion, j'ai toujours combattu le pouvoir sous la V^e République dont je n'ai jamais accepté la constitution, ni les orientations. J'ai eu également affaire aux figures du pouvoir militaire. Pour un soldat du rang, s'il n'est pas affecté à quelque service d'état-major, la hiérarchie s'arrête au commandant : même le colonel est un personnage lointain. J'ai détesté le pouvoir militaire tel que je l'ai subi, où la bêtise, la bassesse, l'arrivisme et les abus dépassaient de beaucoup ce qu'on observe ailleurs. J'en excepte deux gradés que j'ai appris à estimer, bien que le putsch des généraux nous ait opposés : mon adjudant-chef de Metz, qui ne m'a pas pardonné, et mon lieutenant que j'ai retrouvé colonel en retraite peu avant sa mort, et qui s'est montré très large d'esprit, acceptant de relire, corriger sur certains points et commenter ma [*Petite Chronique du temps perdu*](#). Il ne s'était pas remis de l'abandon des harkis, acte ignoble qui déshonore de Gaulle, mais le fondateur du régime actuel était suffisamment cynique et épris du pouvoir pour assumer le mot du Marquis de Sade : « *Le pouvoir est par nature, criminel.* » Pourtant, les sociétés humaines ne sauraient s'en passer.

Il est en effet probable que le pouvoir politique est un mal nécessaire : des hordes de singes où un mâle dominant maintient l'ordre, aux sociétés humaines les plus complexes, la vie d'un groupe d'individus aux intérêts divergents, voire opposés, n'est possible que régulée par un ou plusieurs de ses membres. Au fur et à mesure que le groupe s'agrandit et que les structures sociales se complexifient, les détenteurs du pouvoir s'éloignent physiquement de ceux qu'ils gouvernent, jusqu'à acquérir un genre de vie mythique, certains peuples faisant de leur chef un dieu. Ainsi se creuse un fossé moins matériel que mental qui peut fragiliser le pouvoir. Nos anciens monarques ont tenté d'y remédier par des spectacles comme les entrées royales et la diffusion de l'image royale, à partir de la Renaissance : statues, peinture, tapisseries, médailles, etc. On pourrait croire que la multiplication des images, en notre temps, a accru cet effet, mais il n'en est rien. Loin de nous rapprocher de nos gouvernants, les médias les ont transportés dans un monde virtuel, si bien qu'ils n'ont guère plus de réalité que des personnages de dessins animés. Dans nos démocraties, ils sont interchangeable, n'inspirent plus de respect, ne portent plus nos espérances mais, pareils au *Schmürz* de Boris Vian, ils servent, exposés à toutes les avanies, de souffre-douleur heureusement virtuels aux mécontents. Dans les régimes dictatoriaux, les opposants, victimes d'une même illusion de puissance parce qu'ils croient s'adresser à l'humanité entière (et quelques-uns touchent, il est vrai, beaucoup de monde), sont poussés à jouer le même jeu, et le paient très cher. Notons que dans le cas d'Alexeï Navalny ce syndrome est aggravé par ce goût morbide et dostoïevskien du sacrifice, qui est l'empreinte religieuse sur ce qu'on nomme « l'âme russe ». Ma carrière d'enseignant du second degré m'a tenu très éloigné des cercles du pouvoir. Je reconnais n'avoir pas totalement échappé à la

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours XI

fascination qu'il exerce, et avoir été flatté par deux propositions qui m'ont été faites à dix ans d'intervalle d'exercer au ministère des fonctions qui m'auraient permis de l'observer de plus près et même d'y participer tant soit peu : « *Le pouvoir est une forme de folie. Certaines personnes sont prêtes à tout pour l'obtenir.* » aurait écrit Averroès. Un ami m'avait précédé dans cette voie où il me pressait de le rejoindre, et où son ambition l'a consumé. « *J'en connais encor trois ou quatre* » comme dit Apollinaire. Réflexion faite, j'ai refusé, et n'ai jamais eu lieu de le regretter.

« *Le peuple ressemble à des boeufs, à qui il faut un aiguillon, un joug, et du foin.* » aurait écrit Voltaire dans sa *Correspondance*, à une date incertaine. Peut-être ne s'agit-il que d'une de ces fausses citations qui courent sur le web. Pourtant, je suis prêt à y adhérer à condition que l'on englobe dans « *le peuple* » toutes les classes sociales, ainsi que « *M. de Voltaire* ». Du plus pauvre au privilégié, tous ont besoin du pouvoir et du foin, les différences ne portent que sur les chances d'accéder au premier et l'abondance et la qualité du second.

Lundi 19 avril 2021